

« *Le Popol Vuh* et les *Prophéties du Chilám Balám* : l'obsession du passage du temps dans les textes fondateurs mayas »

Sophie Normandin

Pour citer cet article :

Normandin, Sophie. 2003. «*Le Popol Vuh* et les *Prophéties du Chilám Balám* : l'obsession du passage du temps dans les textes fondateurs mayas», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/normandin-5>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Normandin, Sophie. 2003. «*Le Popol Vuh* et les *Prophéties du Chilám Balám* : l'obsession du passage du temps dans les textes fondateurs mayas», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, p. 146-158.



Fac-similé du codex Borgia messicano 1 de la bibliothèque vaticane. Détail.

Le *Popol Vuh* et les *Prophéties du Chilám Balám*

Le livre sacré du *Popol Vuh* constitue en quelque sorte la bible des Mayas-Quichés. Issu de la tradition orale, ce récit des origines a été transcrit sous forme de codex entre 1545 et 1550 par le père dominicain Francisco Ximénez, qui œuvrait alors auprès des Mayas au Guatemala. Ximénez s'est employé à transcrire, de façon littérale, le texte en latin, puis à le traduire en espagnol. Aujourd'hui, seules les reconstitutions faites à partir de la translittération latine subsistent. C'est en se basant sur ces reconstitutions qu'Adrián Chávez, un chercheur guatémaltèque d'origine maya-quiché, a retranscrit le *Popol Vuh* dans sa langue originale pour ensuite la traduire en espagnol (1979). Le texte français est une traduction de Pierre DesRuisseaux réalisée en collaboration avec Daisy Amaya (1987).

Issues de la tradition orale, *Les Prophéties du Chilám Balám* présentent une reconstitution des prédictions que le grand prophète Chilám Balám aurait faites entre 1500 et 1520. Elles figuraient dans les livres sacrés brûlés en 1520 par l'évêque espagnol Diego de Landa. Ces « nouvelles » prophéties sont issues d'une combinaison de la reconstitution des prédictions du prophète et d'écrits plus anciens. Jean-Marie Gustave Le Clézio en a produit une version en 1976.

LE POPOL VUH ET LES PROPHÉTIES DU CHILÁM BALÁM :

L'obsession du passage du temps dans les textes fondateurs mayas

Sophie Normandin

En l'an 600, Tikal (Guatemala) devient la plus grande cité-état de la Méso-Amérique, réunissant 500 000 habitants et prenant le relais de Teotihuacán, dont l'empire s'écroule pour des raisons qui nous sont encore inconnues. Moins de trois cents ans plus tard, l'achèvement des travaux d'architecture dans la nouvelle cité marque le début de son déclin et l'imminence de la fin de l'ère classique maya (www.civilisations.ca). Cette civilisation, qui a mis tant d'énergie à édifier des lieux de culte qui continuent à nous impressionner par leur splendeur et leur imposante stature, a, contrairement à ses réalisations matérielles, été incapable de survivre au passage du temps. Pourtant, le calendrier maya nous fait croire en une maîtrise particulièrement étonnante du temps. Pour ce peuple, les cycles temporels n'ont aucun secret, et la combinaison du calendrier profane (*haab*) de 365 jours et du calendrier divinatoire (*tzolkin*) de 260 jours lui permet de « rythmer les activités saisonnières, [de] planifier les cérémonies religieuses, [de] déterminer les grandes orientations des activités humaines au cœur de la société » (Baudouin, 1999, p. 29), bref, de se soumettre à la marche du temps tout en gardant un certain contrôle sur lui puisqu'il peut être prédit.

L'attention particulière qui est portée au calendrier ainsi que la soumission des Mayas aux prédictions établies en fonction de celui-ci s'expliquent, entre autres, par leur culte religieux. Chaque jour du calendrier divinatoire (ou sacré) est placé sous l'influence d'un dieu de bon ou mauvais augure, ce qui constitue un cycle rappelant les divers âges de la création, tels que relatés dans le *Popol Vuh*, la *Bible*

américaine des Mayas-Quichés¹. Ainsi, il y a une tentative de rapprochement entre le temps mythique de la création et les jours qui se succèdent pendant l'ère maya, grâce à la tenue du calendrier qui permet « d'établir une corrélation entre les actions des chefs mayas et les événements historiques et mythologiques » (www.civilisations.ca). Nous croyons que ce sont les récits fondateurs qui permettent le mieux de plonger dans l'imaginaire particulier que les Mayas ont mis en place et qui les ont menés à se disperser. D'ailleurs, comme le mentionne Claude Lévi-Strauss, « les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur. » (Lévi-Strauss, 1985, p. 239) C'est dans cette optique qu'il faut aborder la littérature maya².

En étudiant le *Popol Vuh* et les *Prophéties du Chilám Balám*, nous montrerons comment cette littérature conditionne la pensée des mayas et leur inculque des valeurs profondes, créant un univers particulier qui correspond à une pensée de la fin tout à fait originale³. De ce fait, il nous sera également possible de démystifier le compte obsessionnel des jours, tenu par les prêtres mayas, ce qui nous permettra de mieux comprendre le destin auquel s'est soumis ce peuple méso-américain. Nous analyserons d'abord certains passages du *Popol Vuh*, récit mythique de la création, pour tenter de découvrir les bases de la tradition maya. Il sera question des diverses créations et de leurs destructions successives; des cycles de la vie, de la mort et de la renaissance, mais aussi de ceux des astres; des liens qui sont établis entre les divers plans de l'univers (ciel, terre et infra-monde), et de la notion de passage entre ces niveaux (jeu de balle, mort, sacrifice rituel, renaissance). Quant aux *Prophéties du Chilám Balám*, nous constaterons qu'elles sont le reflet même de l'obsession des Mayas pour le calcul des cycles et la prévision de leur fin, obsession rendue presque nécessaire pour la survie de ce peuple soumis à des conditions atmosphériques rendant difficile toute forme d'agriculture et, par conséquent,

¹ Nous devons le nom de ce livre sacré à l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui, en 1861, a été le premier à le traduire en français sous le titre : *Popol Vuh. Le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. L'appellation *Popol Vuh* est tirée d'un passage de la transcription latine que le père Ximénez a faite des codex originaux. Le rôle important joué par ce prêtre franciscain sera souligné plus loin dans cet article.

² Nous nous permettons ici d'utiliser l'expression « littérature maya » pour faire référence aux textes sacrés dont il sera question dans cet article, puisqu'ils tiennent un rôle important – celui de textes fondateurs – dans la littérature précolombienne et latino-américaine, au même titre que la Bible dans la culture occidentale. Puisqu'il est ici question de genèse et d'eschatologie, du chevauchement entre l'histoire et le mythe, certains considèrent même qu'un texte comme le *Popol Vuh* peut être perçu comme un long poème à valeur symbolique.

³ Nous entendons par « pensée de la fin » la façon dont l'imaginaire collectif maya semble s'être construit autour de prédictions catastrophiques pointant la chute inévitable de cette civilisation. Comme nous le verrons, le compte obsessionnel des jours, la tenue minutieuse du calendrier et le désir de maîtriser le temps – entre autres – précipitent sans cesse les Mayas vers une fin certaine : celle d'un cycle, d'une vie, d'un âge, etc.

soulignant la précarité de la vie : « Pour ce peuple vivant si près du soleil, sur cette terre si exposée, la grande urgence, c'était de comprendre le temps. [...] Il fallait comprendre les lois du ciel, car c'était dans le ciel que se trouvait l'explication du mystère, la clef de l'avenir. » (Le Clézio, 1976, p. 10)⁴

Le Popol Vuh

Le livre des événements, le *Popol Vuh*, est issu de la tradition orale, mais a été transcrit sous forme de codex probablement entre 1545 et 1550 (Chávez, 1987, p. 21). Ce passage à l'écriture devait servir à maintenir la transmission des croyances, pratiques et rites mayas, tâche qui devenait difficile sous l'emprise des missionnaires catholiques. En effet, ceux-ci tenaient à convertir le peuple, imposant le christianisme par la force. Les premiers codex produits par les prêtres mayas ayant été brûlés par les franciscains – qui croyaient que leurs pages avaient été inspirées par le démon –, les Quichés ont gardé secrète l'existence de cette version de la Genèse du monde pendant un siècle et demi. Nous devons la connaissance de ce manuscrit au « père Francisco Ximénez, qui avait réussi à gagner la confiance des habitants d'un petit village du Guatemala » (Chávez, 1987, p. 20) et qui s'est employé à transcrire ce texte en latin, de façon littérale, puis à le traduire en espagnol. Le codex ayant été perdu, un chercheur guatémaltèque d'origine maya-quiché, Adrián Chávez, s'est efforcé de le reconstituer dans sa langue originale. C'est à partir de la traduction de cette translittération de 1979 que nous travaillerons, puisqu'elle semble s'approcher beaucoup plus des valeurs et de la culture maya que l'interprétation de Ximénez, à travers laquelle transparait l'origine catholique du traducteur.

La première partie de ce récit mythologique s'ouvre en rappelant au lecteur que ce manuscrit est fondé sur la tradition orale et qu'il se veut un enseignement des origines du peuple. Ensuite viennent les récits de diverses créations et destructions successives d'êtres vivants. Ayant façonné la Terre et été assez bons pour donner ce monde aux animaux, les dieux s'attendent à ce que le règne animal leur rende hommage. Or, les animaux ne possèdent pas la parole, et leur règne sur la nouvelle Terre s'achève dès lors, selon la volonté du *Créateur*, le *Créateur Mâlê*⁵ : « Nous vous remplacerons car vous n'avez pas été bon [*sic*], vous n'avez pas parlé.

⁴ L'étude conjointe de ces deux textes est intéressante puisque le *Popol Vuh* reflète le désir de transmission d'un savoir sur les origines, qu'il relate les événements sacrés et profanes jalonnant l'histoire du peuple maya quiché, alors que les *Prophéties du Chilám Balám*, par leurs prédictions et la confirmation de certaines prophéties antérieures, viennent accentuer la nécessité d'appliquer les enseignements du *Popol Vuh*.

⁵ Il est important de souligner que, dans la culture maya, la plupart des héros mythologiques sont à la fois un et multiples, d'où l'utilisation de pronoms et de verbes parfois au singulier, parfois au pluriel.

[...] Nous savons qu'il y aura encore des invocateurs qui nous rendront hommage. Ils prendront votre place. Votre chair sera consommée, c'est là votre destin. » (Chávez, 1987, p. 40) Cet échec mène à un deuxième essai de création de l'homme à partir de terre et de boue, mais cette tentative échoue également, puisque la créature formée ne réussit pas à se multiplier, ce qui pousse *l'Architecte, le Formateur* à l'anéantir : « Il lui manque l'entendement. Nous allons le défaire. » (Chávez, 1987, p. 41) Les devins *Shpiyakok, Shmukané* font alors appel à la magie pour tenter de découvrir de quoi devront être formés les êtres qui pourront habiter cette Terre. La lecture des grains de maïs et des haricots pinto leur révèle qu'ils doivent créer des êtres de bois, ce qui est fait. Cependant, même si ces êtres peuvent se reproduire, il leur manque la pensée : « Face à leur Constructeur, à leur Formateur, à leur Créateur, à leur Auteur, ils étaient muets, impuissants. C'est pourquoi ils furent annihilés, mutilés. Un déluge s'abattit du ciel. » (Chávez, 1987, p. 43)

Ainsi, à la lecture du Premier Âge⁶ du *Popol Vuh*, nous constatons qu'un aspect capital de la culture maya y est fortement souligné : il faut honorer les dieux, car ils n'hésiteront pas à détruire les hommes pour donner naissance à un nouveau monde. C'est sans doute dans cette optique que des noms de dieux ont été attribués à chacun des jours lors de l'élaboration du cycle sacré du calendrier maya, de façon à ce que le peuple se remémore l'importance des divinités qui lui ont permis d'exister : « The calendar is not only an incredibly accurate map of the cycles of the cosmos, but is also a tool to accelerate and activate [the] memory into recalling the truth behind the mystery of the cosmos » (www.spiritweb.org). Le calendrier sacré ou rituel (*tzolkin*) de 260 jours est composé de deux cercles s'imbriquant l'un dans l'autre, le premier étant marqué des chiffres un à treize – qui ne sont pas sans rappeler les treize niveaux du ciel –, et le second de vingt noms de divinités, comme nous l'avons mentionné précédemment. À ce calendrier divinatoire les Mayas ont combiné un autre cycle, le *haab*, suivant le rythme des saisons. Il comporte dix-huit mois de vingt jours (360 jours) et un mois de cinq jours considérés comme néfastes (Gendrop, 1978, p. 42). Les révolutions des deux cycles coïncident tous les cinquante-deux ans, ce que perçoivent les Mayas comme une menace « de la destruction de l'univers. Les divinités et les autres forces de la création et du chaos se [livrent] alors dans l'univers des mortels une bataille sans merci déterminant le sort de chacune des créatures de ce monde. » (www.civilisations.ca) Ainsi, nous constatons que les cycles mythologiques de création sont à l'origine d'une application rituelle de tous les instants dans la vie courante du peuple maya par l'élaboration d'un calendrier, qui tente de faire coïncider les temps mythique, passé,

⁶ À l'origine, le *Popol Vuh* était un texte suivi, mais les traducteurs l'ont divisé en quatre chapitres ou « âges » pour en faciliter la lecture.

présent et futur dans un effort visant à ordonner le monde.

Le second extrait de la *Bible américaine des Mayas-Quichés* qui a retenu notre attention est l'épopée des Jumeaux héroïques *Chaque Chasseur à la Sarbacane, Sept Un Chasseur à la Sarbacane*⁷. Cet épisode, faisant partie du Deuxième Âge du *Popol Vuh*, détermine une autre facette de l'ordonnancement du monde, tel qu'il est perçu par les Mayas, soit en trois plans superposés: les Cieux, la Terre et l'Infra-monde. La Terre est un axe horizontal habité par les humains, alors que les Cieux et l'Infra-monde forment un axe vertical qui permet aux dieux, aux héros mythiques, aux astres, mais aussi aux morts de voyager d'un plan à l'autre. Un extrait du *Livre des événements* illustre bien cette notion de transition entre les mondes qui est omniprésente dans la culture maya :

L'ara vint le [Chaque Chasseur] voir. Il était le messager de Un Pied, Ultime Rayon, Véritable Rayon. L'ara n'était pas éloigné de la Terre; non plus était-il éloigné de l'Abyse des Ombres.

Il vint du ciel où était Un Pied et ils se posèrent ici, sur Terre.

Déjà, la mère de Un Singe Un Singe, Shbakiyaló, était décédée.

Or, sur le chemin de l'Abyse des Ombres jouait Chaque Chasseur à la Sarbacane, Sept Un Chasseur à la Sarbacane, qui fut entendu par Une Mort, Sept Morts, Seigneurs de l'Abyse des Ombres.

– Qu'est-ce qu'on fait sur Terre? Il semble qu'on court en bondissant, en bourdonnant. Qu'on les appelle! Qu'ils viennent ici jouer et nous les vaincrons [...].

C'est ce qu'ils dirent aux messagers [qui] s'en allèrent dans l'Abyse des Ombres et revinrent aussitôt se poser sur le terrain de jeu. [...]

Chaque Chasseur à la Sarbacane, Sept Un Chasseur à la Sarbacane prit le chemin avec les messagers; ils dévalèrent le chemin de l'Abyse des Ombres. La bouche [l'entrée] de la muraille s'ouvrait devant eux. (Chávez, 1987, p. 65-68)

À la lecture de ce fragment, nous constatons que le jeu de balle devient un lieu privilégié pour le passage d'un espace à l'autre, l'Ara et les *Messagers de l'Abyse* venant y rencontrer *Chaque Chasseur*. D'ailleurs, le jeu de balle est qualifié de « chemin de l'Abyse des Ombres ». Dans la culture maya, les pyramides et les temples font aussi office de lieux de passage entre les diverses strates de l'univers. Ces endroits constituent donc des lieux de culte importants où les mayas se livrent à des rituels particuliers. Par exemple, lorsque le *tzolkin* et le *haab* sont sur le point de converger à la fin du cycle de cinquante-deux ans, les Mayas organisent une grande partie de balle pour rappeler que les deux générations de Jumeaux héroïques ont confronté les *Seigneurs de l'Abyse des Ombres*⁸ afin que le monde soit créé tel qu'il est (nous expliquerons de quelle façon plus tard). À la suite de cette

⁷ À partir de ce point, nous utiliserons seulement le diminutif « Chaque Chasseur » lorsqu'il sera question de ce personnage, sauf, bien entendu, dans le cas de citations.

⁸ À partir de ce point, nous utiliserons seulement l'appellation « les Seigneurs ».

reconstitution de l'épisode mythique, l'équipe perdante est sacrifiée aux dieux dans le but de les apaiser et de permettre à un nouveau cycle de débiter : « Le sang des suppliciés nourrit les dieux, assure le retour du soleil, et par le fait, tel un symbole d'ultime permanence, entretient la vie de l'univers. » (Baudouin, 1999, p. 67) Ainsi, les rites sacrificiels permettent-ils à la mort d'engendrer la vie.

De même, lorsque *Chaque Chasseur* est vaincu par les *Seigneurs*, sa tête est déposée sur une branche de l'arbre qui se dresse « sur le chemin », dans la Pineraie de l'Infra-monde. Cette tête permet à l'arbre desséché de fructifier enfin. De plus, la tête de *Chaque Chasseur* – qui n'est plus qu'une dépouille – s'adresse à *Shkik*, une jeune fille de l'*Abysses*, et lui transmet la salive qui lui permettra de donner naissance au *Chasseur à la Sarbacane*, *Shbalanké*⁹, la seconde paire de Jumeaux héroïques : « que le fils naisse de la salive. [...] C'est un fils de seigneur, un fils habile, apte. [...] Monte là-bas sur la Terre où tu mourras; entre dans la parole, viens à la vie! » (Chávez, 1987, p. 71) Il est important de souligner que, dans le *Popol Vuh*, « la parole, tout comme la pensée et l'imagination, sont [*sic*] synonyme de création. » (Chávez, 1987, p. 37) Ainsi, en donnant naissance aux Jumeaux, *Shkik* entre dans la parole, dans le récit de la création, et permet à l'univers de s'ordonner. En effet, *Shbalanké*, après avoir vaincu les *Seigneurs*, « [monte] au milieu de la clarté, il [monte] au ciel. Il se [transforme] en Soleil qui [illumine] le ciel et la surface de la Terre. Il [reste] au ciel pour commémorer la victoire des quatre cents jeunes gens tués par Zipacná [qui] devinrent les étoiles du firmament. » (Chávez, 1987, p. 114) À partir de ce moment, l'arbre dans lequel se trouve la tête de *Chaque Chasseur* représente l'axe vertical joignant les trois plans du monde, puisque, se dressant au cœur de *Xibalbá*, il transmet le germe de la vie à *Shkik* de façon à ce qu'elle puisse se rendre sur la Terre et qu'elle enfante le futur Soleil, *Shbalanké*. Encore une fois, nous constatons que l'élaboration du monde présent s'est effectuée à partir de la destruction des créations précédentes et grâce aux sacrifices des héros mythologiques.

Par conséquent, rien n'est perdu : le *Popol Vuh* assure au peuple maya que la renaissance est possible en faisant revivre les personnages de sa mythologie sous la forme d'astres. Chacun d'entre eux emprunte une trajectoire qui le fait régner dans le ciel, avant qu'il n'emprunte le chemin de l'*Abysses des Ombres*, d'où il renaîtra ensuite comme le prouve quotidiennement – pour les Mayas – la révolution du Soleil. La transformation des héros mythiques en astres accentue donc l'importance qui doit être accordée à la succession des jours, puisque « [les] cycles des planètes, [les] mouvements des constellations, [les] éclipses lunaires et

⁹ À partir de ce point, nous utiliserons seulement l'appellation « Shbalanké ».

solaires, apparaissent comme autant de signes [divins] [...] qu'il appartient [aux humains] de décoder et d'interpréter. » (Baudouin, 1999, p. 29) Ce sont les dieux eux-mêmes qui guident les Mayas dans leur tentative de maîtriser le temps. De plus, le *Popol Vuh* insiste sur le fait que les hommes qui ont été créés à partir du maïs, les ancêtres des Mayas, observaient sans cesse le ciel : « ils savaient beaucoup [de choses], ils connaissaient tout ce qui se trouve sous le firmament. Ce qu'ils voyaient dans le firmament, ils retournaient aussitôt le contempler; ils n'avaient alors aucune difficulté à tout voir. » (Chávez, 1987, p. 119) Le peuple tente de se conformer au récit, qui établit un « code de conduite », en portant une attention soutenue aux astres et à leurs cycles.

Ainsi, l'observation des corps célestes et la tenue du calendrier ne sont plus seulement une question de prévision des cycles de la vie, mais deviennent aussi un impératif d'ordre divin. Il s'agit également d'une tentative de rapprochement des dieux et, par conséquent, d'une constante « recherche du temps perdu » (Lévi-Strauss, 1985, p. 234) qu'est le mythe. De ce fait, nous pouvons supposer que la civilisation maya a précipité sa fin en tentant à tout prix de maîtriser le temps, d'établir une trop « grande concordance entre la terre et le ciel, entre le temps et l'éternité, [en rendant] visible aux yeux de l'homme le dessin complet de l'univers et des dieux, où le commencement et la fin sont au même instant perceptibles. » (Le Clézio, 1976, p. 10-11) Incapables d'accéder au temps mythique et confrontés à la fatalité du cycle dont ils sont prisonniers, les Mayas quittent leurs grands centres culturels et retrouvent la nature première, toujours soumis à la volonté des dieux. Ce qui continue d'étonner est que cette dispersion n'ait pas été le fruit d'une angoisse face à l'imminence de la fin ou face aux prédictions établies par le calendrier, et ce, malgré le fait que les calculs annonçaient le bouleversement, puis l'écroulement de cette civilisation. Alors, peut-être est-ce justement la connaissance des événements à venir qui a poussé les Mayas à quitter les cités-états de façon à avoir l'impression de contrôler le temps. Ou peut-être que de se précipiter vers l'incontournable est le moyen de valider les prédictions et d'avoir le dernier mot.

Comme nous l'avons expliqué, la conception cyclique que les Mayas ont du passage du temps établit d'emblée que tout n'est qu'une question de destin, et que leur existence terrestre ne durera pas : « de la même manière que chaque planète est établie depuis toujours, la place de chaque créature vivante est préétablie et répond à l'alternance des cycles successifs de création et de destruction. » (Baudouin, 1999, p. 46) Les Mayas connaissent si bien ce principe qu'ils se précipitent parfois dans la mort de plein gré en se sacrifiant pour permettre au peuple entier de survivre grâce à ce tribut sanglant payé aux divinités. Par la même

occasion, les sacrifiés saisissent l'occasion d'accéder aux divers niveaux du ciel sans avoir à traverser *Xibalbá*, *l'Abysse des Ombres*, privilège qui est aussi accordé aux guerriers morts pour le peuple. Dès lors, il n'est plus nécessaire de s'alarmer puisque les dés ont été jetés il y a déjà bien longtemps. Le *Popol Vuh* enseigne aux hommes qu'ils doivent se soumettre à leur destin en relatant de quelle façon les premiers Quichés ont suivi cette ligne directrice et comment ils ont accepté humblement cette condition, n'insistant que pour transmettre leur savoir avant de s'éteindre : « Ils sentirent alors [venir] leur mort, leur disparition. Ils voulurent donner des conseils à leurs fils. [...] "Ne nous perdez pas, ne nous rejetez pas. Prenez soin de votre foyer, de votre contrée, prenez garde à vous. [...] Allez voir d'où nous sommes venus" » (Chávez, 1987, p. 158). De ce fait, il vaut mieux suivre les règles historiques établies par les Écrits et, encore et toujours, se soumettre aux prophéties du calendrier.

Les Prophéties du Chilám Balám

Les prophéties que nous venons d'évoquer sont, entre autres, celles du Chilám Balám¹⁰, reconstitution des prédictions qui se trouvaient dans les livres sacrés brûlés par l'évêque espagnol Diego de Landa en 1520. (Le Clézio, 1976, p. 19) Ces « nouvelles » prophéties sont la conjonction des anciens écrits et des prédictions faites par le grand prophète Chilám Balám entre 1500 et 1520. L'épisode de la destruction des livres sacrés et de la nécessaire écriture des nouvelles prophéties est d'ailleurs relaté dans le *Chilám Balám* : « Mais voici que le feu brûla dans le ciel. La face du soleil fut prise et emportée loin de la terre.[...] Ce fut le temps où il y eut trop de jours, trop de violence. Ce fut le temps où l'on interrogea les Seigneurs. » (Le Clézio, 1976, p. 55)¹¹ À la suite de l'anéantissement de ces livres sacrés, de successives retranscriptions ponctuées d'ajouts ont fait des *Prophéties du Chilám Balám* une « parole étrange où le verbe semble hésiter entre le passé, le présent et le futur, comme si chaque événement survenu au cours des âges avait nécessairement son écho dans le temps à venir. » (Le Clézio, 1976, p. 23) En effet, ce que nous lisons est, au premier abord, si peu clair que nous ne pouvons reconstituer la logique du déroulement des événements relatés. Pourtant, après quelques tentatives, nous constatons que ce désordre langagier est l'effet de l'entremêlement des divers temps de l'humanité, le mythe se confondant avec l'Histoire. Cette façon de raconter les temps en intercalant les récits du *Popol Vuh*, les *Prophéties* et l'Histoire est probablement le moyen utilisé pour parvenir à indiquer que ce n'est que le destin qui frappe. Ce sont les anciennes prédictions

¹⁰ Contrairement à Le Clézio, nous avons décidé de conserver les accents de la langue espagnole.

¹¹ Il est important de noter que si nous pouvons aujourd'hui lire ce passage, c'est parce que les scribes qui ont recopié le manuscrit au cours des âges se sont permis quelques observations à caractè-

faites à partir du calendrier qui sont confirmées, c'est un ordre préétabli qui poursuit sa trajectoire de la Création jusqu'à la fin de ce cycle.

Même si une certaine logique s'établit grâce à cette compréhension de l'enchevêtrement des temps, l'effet de confusion mentionné subsiste. Ainsi, il est nécessaire d'expliquer au lecteur d'aujourd'hui les autres facteurs entrant en ligne de compte dans la compréhension des Écrits du Chilám Balám. Soulignons d'abord le fait que les *Prophéties* ne reflètent aucun souci de chronologie. À leur lecture, nous constatons que de nombreuses dates sont citées, en utilisant parfois le système calendaire maya, parfois le système grégorien, mais toujours dans un désordre absolu. Par exemple, un des récits s'ouvre sur la victoire espagnole, pour ensuite faire un rappel du destin du peuple d'Israël – nous constatons une fois de plus que les influences religieuses extérieures ont eu un effet sur les livres sacrés –, avant de raconter les événements s'étant produits en 1541, puis de relater, à rebours, les étapes successives de l'évolution de la civilisation maya depuis 1263 (Le Clézio, 1976, p. 47-51)¹². Le désordre dans lequel est raconté ce récit rend donc encore plus difficile l'établissement de corrélations entre les dates présentées en notation maya et les nôtres, puisque les *Katuns* mayas se répètent sans cesse, et qu'il faut bien connaître l'Histoire de cette civilisation pour réussir à « traduire » les étapes de son évolution dans notre système. Toutefois, même lorsque ce déchiffrement devient possible, nous constatons que les scribes eux-mêmes ont sans doute eu de la difficulté à suivre l'ordre imposé par la divination prophétique qui annonce des événements de façon obscure, sans précision. En effet, cette langue prophétique fait passer le texte d'un résumé de l'Histoire à une description détaillée des divers *Katuns*, ce qui provoque un effet de répétition qui rappelle l'incantation et rend encore plus ardue la tâche de celui qui tente de déchiffrer ces propos, puisque les versions comportent certaines divergences. Par exemple, nous pouvons souligner que « les étrangers » sont parfois les Toltèques, parfois les hommes de Cortéz, selon l'interprétation du transcritteur, ce qui accentue la confusion dans laquelle se trouve déjà le lecteur. D'ailleurs, il faut mentionner que les *Prophéties* prévoient sans doute l'invasion imminente par un peuple méso-américain plus fort, mais sûrement pas celle des Espagnols¹³. Ainsi, il nous serait aisé de montrer que la prévision de l'invasion a été faite en regard de la situation belliqueuse existant

re historique confirmant les prédictions du Chilám. Ces ajouts sont repérables, notamment parce que l'idéologie chrétienne, au cœur de laquelle les Mayas se trouvent prisonniers, laisse de nombreuses traces dans le texte.

¹² La date de 1263 peut être déduite parce que nous savons que c'est à ce moment que les Itzas ont commencé à construire la ville de Mayapán, après avoir abandonné celle de Chitchén Itza (1244).

¹³ À cette époque, de nombreuses querelles éclatent entre les nations occupant la Méso-Amérique, principalement entre les Mayas, les Olmèques, les Toltèques et les Aztèques.

entre les Mayas et les Toltèques et qu'elle n'avait rien à voir avec les Conquistadores, l'arrivée de ceux-ci n'ayant été assimilée aux *Prophéties* qu'après coup.

Un autre trait caractéristique de l'imaginaire de la fin est omniprésent dans les *Prophéties du Chilám Balám* : il s'agit de l'utilisation de mots directement liés à un réseau signifiant mettant en place un univers chaotique. En effet, le livre auquel nous nous intéressons revient sur les tentatives successives de création du monde et de sa destruction (tout comme dans le *Popol Vuh*); ce livre relate les divers règnes de la civilisation maya et les guerres sanglantes dont elle a été témoin, en plus de faire des prédictions concernant sa fin. Celle-ci est notamment annoncée par l'interprétation du *Langage de Zuyua* (Le Clézio, 1976, p. 79 et suivantes), lecture de la signification des divers *Katuns*, de ce qui « est écrit et doit arriver » (Le Clézio, 1976, p. 120). Ce passage nous enseigne la « parole » de chacune des périodes, nous permettant de découvrir de quelle façon les cycles évoluent sous des régents particuliers, jusqu'à leur fin. Notons que c'est principalement dans cette partie du texte que les *Prophéties* nous permettent de constater toute la violence qui est associée à la fin du cycle présent – « le ciel sera renversé, la terre basculera » (Le Clézio, 1976, p. 119) –, alors que les passages précédents avaient déjà établi qu'il se terminerait comme il a commencé : « Mais quand finira la parole de ce Katun, Dieu enverra un grand déluge, et ce sera la fin du monde. [...] Ensuite, dans toute sa puissance, dans tout son pouvoir, descendra le Vrai Dieu, le voici, Hahal Ku le Vrai Dieu, qui créa le ciel et la terre. » (Le Clézio, 1976, p. 59) Dans cette citation, l'annonce du déluge final n'est pas sans rappeler le déluge du *Popol Vuh* qui est survenu après la troisième tentative des dieux de créer la race humaine. C'est à la suite de ce déluge, qui a effacé les créations précédentes, que l'homme-mâis a pu être conçu, ce qui marque le point de départ de la civilisation maya. Ainsi, toutes ces corrélations, combinées à notre connaissance de la pensée de ce peuple, nous portent à croire que l'ère présente ne sera éclipsée que dans le but de permettre une transition vers un nouveau cycle : tout comme les dieux du *Livre des événements* n'étaient pas heureux de leurs premières créations, ceux des *Prophéties* (les mêmes!) sont déçus du tour qu'a pris l'évolution de l'humanité, et c'est pourquoi ils y mettront bientôt fin, permettant une renaissance du monde.

En somme, grâce à l'étude du *Popol Vuh* et des *Prophéties du Chilám Balám*, nous avons pu constater que la tenue du calendrier n'est pas une triste obsession, mais une nécessité pour la civilisation maya. Elle lui permet d'assumer son destin en tant que peuple voué à la disparition, faisant coïncider les temps mythique, passé, présent et futur, dans un effort visant à se rapprocher des dieux et à atteindre l'éternel. De ce point de vue, les notions de cycle et de passage sont capitales,

puisqu'elles permettent aux Mayas d'espérer qu'ils n'existent pas en vain, et qu'ils ne mourront que pour renaître, comme le montre la révolution des astres. Toutefois, pour accéder à un tel état, il est important de vénérer les dieux et de leur offrir le sang nourricier du sacrifice. En effet, la mythologie enseigne que c'est le sang du supplicié qui permet, à l'approche de la fin d'un cycle, de perpétuer la vie du peuple en apaisant les dieux et en « nourrissant » le calendrier. Par conséquent, la soumission à la marche du temps devient l'acceptation de la condition terrestre, celle-ci étant le privilège qui a été accordé aux Mayas à la suite des précédentes exterminations de la vie humaine sur Terre. Le calendrier ayant établi que le cycle actuel du « compte long » touchera bientôt à sa fin (la création aurait eu lieu en 3113 av. J.-C., et le cycle doit se terminer en 2012), il n'est plus seulement question de menace de destruction, mais bien de la prédiction de l'anéantissement de la race humaine. Ainsi, pour les quelques Mayas qui tiennent encore le compte des jours, mieux vaut continuer de se fier au calendrier et aux *Prophéties* et d'être prêts, de nouveau, à assumer le destin qui leur est prédit en honorant les dieux et en se soumettant à leur volonté.

BIBLIOGRAPHIE

Alexander, Hartley Burr. 1964. *Latin American*. New York : Cooper Square Publishers, inc., coll. « The mythology of all races », vol. XI, 424 p.

Arnold, Paul. 1978. *Le livre des morts maya : L'écriture maya déchiffrée*. Paris : Éditions Robert Laffont, coll. « Les portes de l'étrange », 226 p.

Baudouin, Bernard. 1999. *Les Mayas : Du sacrifice à la renaissance*. Paris : Éditions de Vecchi S. A., coll. « Spiritualités du monde, religions, mystères et traditions », 135 p.

Chávez, Adrián. 1987. *Popol Vuh : Le livre des événements. Bible américaine des Mayas-Quichés*. Montréal : VLB éditeur et Pantin (France) : Le castor astral, 191 p. (Trad. de l'espagnol par Pierre Des Ruisseaux, en collaboration avec Daisy Amaya)

Garza, Mercedes de la. 1990. *Le chamanisme Nuhua et Maya : Nagual, rêves, plantes-pouvoir*. Paris : Guy Trédaniel Éditeur, 226 p. (Trad. de l'espagnol par Bertrand Dubant)

Gendrop, Paul. 1978. *Les Mayas*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 127 p.

Holl, Juan José. 1955. *Le livre de Chilám Balám de Chumayel*. Paris : Éditions Denoël, 230 p. (Trad. de l'espagnol et présenté par Benjamin Péret)

Le Clézio, Jean-Marie Gustave (trad.). 1976. *Les prophéties du Chilam Balam*. Paris : Éditions Gallimard, coll. « Le chemin », 201 p.

Lévi-Strauss, Claude. 1985. *Anthropologie structurale*. Paris : Plon, 450 p.

Recinos, Adrian. 1991. *Popol Vuh : Le Livre des Indiens Mayas Quichés*. Paris : Albin Michel, 213 p. (Trad. de l'espagnol par Valérie Faurie)

WEBLIOGRAPHIE

<http://www.civilisations.ca>

<http://www.spiritweb.org/Spirit/mayan-calendar.html>